

Rosalba ou les deux Amours

ÉPISODE DE LA RÉBELLION DE 1837

Illustrations de Edmond J. Massicotte

(Suite)

Les anciens cultivateurs montraient du doigt ce signe alarmant. Les nuées de vapeur s'élevaient rapidement dans la direction de la ville, comme la fumée d'une bataille ou d'une grande conflagration, puis elles s'élançaient en ligne droite et en longues spirales pour atteindre la région la plus élevée de l'air, où elles formaient des masses compactes au-dessus du fleuve. L'horizon était brumeux et confus, tantôt traversé par des barres d'un blanc perle, tantôt assombri par de grandes masses mouvantes. Parfois le son des cloches, les cris des hommes et des animaux se faisaient entendre d'une rive à l'autre ; puis l'atmosphère changeait tout à coup d'aspect et il s'établissait un silence de mort. Evidemment, il y avait un choc de courants et de contre-courants sur le fleuve et de mystérieuses girations dans ses profondeurs cachées. Toutes les sciences physiques tiennent de l'empirisme. Nous voyons les effets, mais nous ne pouvons deviner les causes ; il est bon qu'il en soit ainsi, car si certains secrets de la nature nous étaient dévoilés, même pour un instant, notre terreur empêcherait toutes nouvelles recherches.

La matinée se passa ainsi. Les cultivateurs dirent que s'il n'y avait pas de changement à midi, le jour irait s'assombrissant et il y aurait une crise avant la nuit. A midi, point de changement. Le soleil perça un peu une ou deux fois, puis il disparut complètement. Par degrés le vent s'éleva, balayant d'abord la neige légère qui se trouvait sur la glace, puis, fondant à travers les couches de vapeur, il les déchira en lambeaux et les dispersa aux quatre points de l'horizon. Quelques piétons téméraires qui traversaient d'une rive à l'autre semblaient autant de géants enveloppés dans des manteaux immenses et marchant à grandes enjambées sur le cercle de l'horizon. Ces apparitions, qui sont dues à de simples effets de réflexion, donnent lieu dans les climats du nord à des superstitions étranges.

Les voyageurs étaient aussi effrayés que les habitants qui se trouvaient sur la rive, car la glace craquait partout sous leurs pieds et ondulait parfois comme une masse en fusion, et l'eau, passant par toutes les crevasses, semblait les menacer d'une inondation terrible.

La nuit arriva enfin, et avec elle un apaisement soudain de la tempête. La cloche sonnait l'angelus au clocher de Varennes, et les cloches de la Pointe-aux-Trembles lui répondaient de l'autre côté de l'eau. C'était, pour la foule qui se trouvait sur les hautes terres depuis le matin, le signal de regagner ses foyers. Quelques-uns espéraient que le temps se calmerait, mais les plus expérimentés secouaient la tête et prédisaient que ce calme annonçait une tempête plus terrible encore. Pour cette raison, plusieurs se décidèrent à continuer leur veille au détriment de leur souper.

Une heure plus tard, pendant que les habitants de Varennes étaient tranquillement assis autour de leurs tables ou près de leurs foyers ronflant bruyamment, pendant que plusieurs d'entre eux peut-être, ne songeaient plus aux sinistres présages de la journée, un bruit effroyable se fit entendre, qui sembla ébranler les fondations de leurs demeures. Ce n'était pas le bruit sourd du tonnerre, ni l'explosion sonore du canon, mais un fracas retentissant comme le choc d'une roche volcanique contre un immense bouclier de métal. En un instant, hommes et femmes étaient debout et les enfants s'éveillaient dans leurs berceaux. " *La débâcle !*" tel fut le cri de tous.

En un instant, la colline et la grève furent couvertes d'une masse de peuple. Et quel spectacle s'offrit aux yeux de la foule ! La nuit sombre était, de temps à autre, illuminée par des lueurs crépusculaires. C'était le reflet de la glace maintenant empilée ici en blocs fantastiques, là en pyramides ressemblant à quelque château ou à une cathédrale gothique, et plus loin en amas phosphorescents comme ceux que l'on voit après un tremblement de terre. L'eau s'élançait en grondant et en sifflant contre une barrière solide, là dans une étroite ouverture. Tantôt elle mugissait comme une cataracte, tantôt elle murmurait comme un ruisseau, quand elle arrivait dans les passages. Le vent soufflait avec furie. On aurait dit que les courants retenus par la glace durant l'hiver, s'élançaient sur l'immense fleuve et jouissaient, avec un plaisir sauvage, de leur liberté nouvellement recouvrée. Qui pourrait dire si les cavernes d'Eole, dont parle la mythologie ancienne, ne sont pas une réalité scientifique ?

Ce fut une heure d'agonie et d'attente. Les habitants terrifiés attendaient une catastrophe. Ils étaient, pour le moment, réduits à

l'impuissance. Derrière eux, leurs maisons que la glace pouvait emporter ou qui allaient être submergées. En avant, quelques malheureuses victimes, surprises par la débâcle, luttèrent peut-être contre la mort. Il restait pourtant une chance. S'il se manifestait bientôt une autre débâcle aussi forte que la première, tout irait bien, parce que le choc ouvrirait certainement le chenal. Si, au contraire, il s'écoulait un intervalle suffisant pour donner à la glace le temps de se reformer le choc serait désastreux. C'est malheureusement ce qui arriva.

Dix minutes, vingt, trente, quarante minutes s'écoulèrent, il n'y eut pas de changement. La glace tenait bon, bien que l'eau et le vent fissent entendre des rugissements tout comme en pleine mer.

Un vieillard suivait toutes les phases de la catastrophe avec plus de calme et, peut-être, plus d'intelligence que tout le reste de la population. C'était le sonneur de l'église. Dès le début de la soirée, il avait prédit ce qui allait arriver, et à ce moment il déclara à ceux qui l'entouraient que la crise aurait lieu vers neuf heures.

—Tenez-vous sur vos gardes, dit-il. Je vais à la tour et je sonnerai le tocsin quand il sera temps. Il faut éveiller les gens des rangs voisins pour le cas où l'on aurait besoin de leurs secours, c'est-à-dire s'ils peuvent entendre la cloche, ce dont je doute. Mais si, à ce moment, il y avait quelques personnes sur la glace, la cloche leur indiquerait de quel côté elles devront appeler au secours. Que Dieu nous aide tous ! c'est une terrible débâcle.

Le vieux sonneur avait bien deviné. A peine le dernier coup de neuf heures avait retenti, qu'un craquement plus fort que le premier se fit entendre, et que les masses de glaçons en avant de Varennes, s'effondrèrent comme une montagne qui s'engloutit dans l'eau. Un cri de terreur retentit dans toute la foule qui bordait la berge :

—L'eau monte ! L'eau monte !

Ceux qui se trouvaient au bas de la côte s'élançèrent sur le grand chemin qui conduit du bord de l'eau à l'église. Ceux qui se trouvaient au sommet, repoussés par la foule en retraite, couraient en désordre vers les premières maisons du village. Ce n'était que bruit et confusion. Mais la cloche de la tour couvrait tous ces bruits.

CHAPITRE II

LA JEUNE FILLE-PILOTE

Pendant que ces terribles scènes se passent dans le village de Varennes, où nous ne saurions encore calculer l'étendue du désastre descendons le fleuve, sur un parcours de quelques milles, et là, constatons un incident qui, tout en nous donnant une idée plus vive des dangers qui accompagnent la débâcle de la glace sur le Saint-Laurent, nous fournira le premier des événements dont la série compose cette histoire.

A quatre milles en aval du village de Varennes, mais toujours dans la paroisse, sur le grand chemin qui longe le fleuve, se trouve une ferme distante de vingt arpents de l'habitation voisine.

Dans la soirée dont il s'agit, le père et ses deux fils aînés s'étaient rendus en toute hâte au village pour y porter les secours qui pourraient être nécessaires. Ils ne craignaient rien pour leur propre maison, car elle était si élevée sur la berge que les inondations les plus fortes ne l'avaient jamais atteinte. La mère demeura à la maison avec les jeunes enfants, priant pour le salut de ceux qui pouvaient être en danger durant cette nuit terrible. Seule, la fille aînée, après avoir longtemps écouté avec attention aux portes et aux fenêtres, traversa le chemin et alla s'accouder sur la clôture qui dominait la berge. Elle était là quand sonna le tocsin et quand le tumulte, sur le fleuve, lui apprit que la débâcle était à son apogée. Il n'en fallait pas d'avantage pour enflammer son imagination. Elle contemplait avec stupeur le noir abîme ouvert devant elle et se lamentait sur le destin de ceux qui, peut-être, luttèrent pour leur existence dans ces profondeurs dangereuses.

Depuis une grande demi-heure elle était absorbée dans ces sombres pensées, lorsqu'elle fut tirée de ses méditations par un faible cri qui retentit à une grande distance sur le fleuve. Était-ce un jeu de son imagination ? ou bien était-ce réellement le cri d'un être humain en détresse ? Si l'on appelait au secours, elle se disait, en serrant convulsivement la rampe de la clôture, qu'elle aurait le courage d'y aller. Le cri retentit de nouveau, plus fort, plus distinct et plus poignant. Hélas ! c'était bien une voix humaine qu'elle seule peut-être pouvait entendre, car le son lui était apporté par le vent du nord qui battait les flancs de la côte à ses pieds.

Des marches naturelles conduisaient de la maison au fleuve. Elle en connaissait toutes les marches et tous les détours, depuis son enfance. Au pied de l'escalier se trouvait une étroite plateforme, jetée au bord du fleuve, et semblable à celles dont se servent les ménagères de campagne les jours de lavage. Attachant sa coiffure et ramenant son châle sur ses épaules, la jeune fille descendit rapidement les marches et s'aventura sur la plateforme. Là, sans s'inquiéter des vagues furieuses ni de la glace flottante, elle se pencha pour mieux